

LAËNNEC

MÉDECIN CATHOLIQUE (1781-1826)

Le 13 août 1826, naissait à la vie éternelle, dans sa maison de Kerlouarnec en Ploaré, Théophile Laënnec¹, médecin de l'hôpital de la Charité, professeur de clinique médicale à la Faculté de Paris, « le génial fondateur de la médecine moderne, le plus grand médecin du monde depuis Hippocrate », l'auteur immortel du *Traité de l'Auscultation*.

Il partait à quarante-cinq ans, en pleine maturité, après avoir fait des découvertes qui devaient changer la face de l'art médical; et cela avec une rapidité qui donnerait le vertige si l'on ne savait qu'elles étaient le fruit d'un travail acharné, poursuivi malgré toutes les difficultés matérielles et pécuniaires, auxquelles s'adjoignait une santé fragile minée dans ses dernières années par la tuberculose qui devait l'emporter.

C'était en même temps un croyant d'une foi éclairée et agissante, d'une piété profonde, le modèle achevé des médecins catholiques, le patron que nous vénérons tous, l'idéal que nous essayons d'imiter.

Ce catholicisme foncier, acquis par l'étude personnelle plus encore que par l'héritage familial, cultivé, développé, malgré tant de circonstances défavorables de temps et de milieu, cette foi raisonnée et ardente dont toute son âme était imprégnée, furent la force intime de sa vie de lutteur et donnent l'explication de toute une existence consacrée au devoir. Pour ceux qui ne veulent voir en lui qu'un clinicien de génie, l'âme de Laënnec reste une énigme obscure, et c'est mutiler sa figure que passer sous silence qu'il fut avant tout un chrétien.

Sans doute, dans la pluie de fleurs qui va jaillir des

mannes officielles, dans les nombreux éloges qui marqueront, après un siècle, la pérennité de notre reconnaissance et de notre admiration, il sera peut-être difficile de retrouver ce trait essentiel de sa physionomie. Malgré le renouveau de croyance et de piété qui s'épanouit splendidement dans nos milieux intellectuels de France et plus particulièrement à l'École de médecine, nos sphères officielles sont encore trop imprégnées de cet esprit de laïcisme mortel, de neutralité imbécile ou sectairement hypocrite, légué par les générations précédentes. Lors du centenaire de Molière, le comité des fêtes ne craignit pas de se compromettre et s'honora grandement en faisant célébrer une messe pour le repos de l'âme du comédien de génie; ce n'était pas, que je sache, un parangon de piété, mais c'était un chrétien et l'idée était noble. Hélas! certains de ceux qu'on croit les meilleurs parmi nos vieux maîtres se retranchent derrière la nécessité de glorifier en Laënnec le médecin de génie, sans se préoccuper de ses idées confessionnelles. Et, dans le séjour des bienheureux, nous nous imaginons les lèvres minces du héros de la fête se plissant doucement pour sourire avec un peu de tristesse et beaucoup de pitié.

C'est à nous, qui avons recueilli intégralement son double héritage de science et de convictions religieuses, de lui restituer la part qu'il estimait comme la plus précieuse; nous seuls, médecins catholiques, pouvons le comprendre pleinement et revendiquer la gloire d'être ses fils spirituels. Nous l'avons déjà fait à la fin d'octobre dans une réunion brillante, où furent éloquentement évoqués tous ses mérites. Et, pendant que la fumée un peu vaine des discours montera vers son image des encensoirs officiels, à Notre-Dame nos prières, s'unissant à celles de l'archevêque de Paris, s'élèveront avec des actions de grâce vers ce Dieu qui a tant aimé les hommes et que Laënnec a tant aimé.

Il est assez curieux, et c'eût été une lumineuse préface à l'enquête menée naguère dans notre Académie des sciences sur les rapports de la science et de la foi, de constater l'influence importante des savants catholiques, même dans ce dix-neuvième siècle, qu'on a pu qualifier de stupide, ce qui me semble assez exagéré, puisque de tels hommes y ont

1. Tous nos lecteurs devraient se procurer la brochure du docteur Henri Bon, qui m'a beaucoup aidé dans cette étude; c'est un petit chef-d'œuvre de concision et de clarté: *Laënnec*; publications « Lumière », 15, rue Bossuet, Dijon, 3 francs.

vécu. Pour ce qui est de ma compétence, on peut même dire que cette influence a été prépondérante.

Dans le développement de la médecine moderne, deux hommes, Laënnec et Pasteur, dominant incontestablement toute l'histoire, parce que leurs découvertes géniales ont bouleversé de fond en comble toutes les bases de notre art et qu'ils ont su, tout en conservant les parcelles de vérité transmises par nos anciens, bâtir le lumineux édifice dans lequel nous travaillons toujours. Leurs conceptions ont si peu vieilli que les plus récents travaux, loin de leur donner cet aspect démodé qu'ont pour certains jeunes gens les choses d'avant guerre, ne font que les développer et prouver leur fécondité.

A l'aube du dix-neuvième siècle, Laënnec, utilisant l'auscultation, dont il est le véritable inventeur, et confrontant avec les observations cliniques qu'elle lui permet de minutieuses recherches cadavériques, arrive à dissocier, dans le fatras de la pathologie, des maladies nettement classées; il décrit leur évolution et nous donne encore aujourd'hui la joie d'en poursuivre la guérison.

Plus près de nous, Pasteur, creusant le même sillon, démontre que les maladies sont non seulement différentes entre elles, mais que la plupart sont dues à des microbes spéciaux. Et l'étude de ces micro-organismes nous conduit à les vaincre, en les modifiant ou en les détruisant. C'est toute la médecine des sérums et des vaccins, c'est toute la chirurgie aseptique, qui deviennent possibles et qui se créent.

Or, ces deux bienfaiteurs des malades sont deux croyants sincères. Et s'il s'agit de Laënnec, c'est un fervent chrétien, vivant son catholicisme (nous en avons sous les yeux les preuves autographes), dont la foi est à la base de toutes les actions, et qui ne trouve dans sa science exceptionnelle que des motifs supérieurs et ineffables de croire toujours plus et toujours mieux aimer.

C'est pour nous, médecins et savants catholiques, chose si naturelle que nous ne pensons pas à l'exprimer. Il est bon cependant de le redire souvent, en face des négations intéressées de l'irrégion officielle; des exemples comme ceux-ci sont par leur éclat même propres à éclairer ceux qu'une

instruction aussi sommaire que partielle égare volontairement dans les sentiers obscurs d'une science sans Dieu.

Laënnec naquit à Quimper, le 17 février 1781, fils premier né de Théophile-Marie Laënnec, conseiller du roi, lieutenant particulier de l'Amirauté de Quimper. Sa famille paternelle était de robe, au moins depuis un notaire royal qui vivait au seizième siècle. Celle de sa mère, une Guesdon, d'origine angevine, était établie en Bretagne depuis la même époque et alliée aux principales familles de la région. Le lendemain, suivant la bonne coutume, il était baptisé, à l'église Saint-Mathieu, par son oncle Michel Laënnec, recteur de la cure d'Elliant.

Un frère, Michaud, puis une sœur, Marie-Anne, complétaient la famille, mais, hélas! en novembre 1786 (Théophile n'avait pas six ans), sa mère était rappelée à Dieu après avoir donné le jour à une seconde fille, qui ne vécut pas. Peut-être cette mort décida-t-elle de la carrière de Théophile, puisqu'elle devait l'amener chez son oncle, le docteur Laënnec, qui eut sur elle une influence décisive; Dieu seul sait pour nous changer en bien ce qui nous semble un mal et ses secrets desseins sont toujours adorables, que nous serions bien vains de vouloir pénétrer.

Pour le moment, il restait à Théophile, comme guide et comme soutien, son père, et c'était peu. Esprit prime-sautier et léger, d'une culture étendue mais assez superficielle, amateur de musique et de poésie, homme du monde causeur et séduisant, planant au-dessus des soucis matériels jusqu'à dilapider sa fortune et, par ailleurs, assez soucieux de son bien-être, toujours prêt à donner des conseils, pourvu qu'il ne lui en coûtât rien, au demeurant le meilleur fils du monde, mais à coup sûr le moins qualifié des pères: c'était un type achevé de cette société frivole et jolie, mais dénuée de bon sens, qui se berçait à la chanson des phrases creuses sans soupçonner qu'elle allait en mourir.

Ce brave homme de père, qui fait plutôt figure de fils prodigue, sera un souci perpétuel pour Laënnec, qui doit à chaque instant lui faire dans ses lettres de respectueuses remontrances. Vaniteux outre mesure des premiers succès

de son fils, il voudrait tirer parti des relations qu'il lui suppose pour obtenir des places. Mais il est difficile d'être plus maladroit, disons le mot, plus gaffeur, que ce bavard optimiste et agité. Il accumule pétitions sur placets, en prose et en vers, poussant la flatterie du pouvoir à un point étonnant. Malheureusement, dans ces temps troublés, ses compliments arrivent généralement trop tard et, recueillis par un autre gouvernement, ne servent qu'à le désigner pour une nouvelle destitution. Son histoire au moment de la Restauration et des Cent-Jours devient du pur vaudeville.

Il s'est remarié, en 1795, avec la veuve d'un émigré et a vu s'évanouir dans un procès ses dernières ressources, pour essayer sans succès de recouvrer la fortune de sa femme. C'est dire que Laënnec attendra presque toujours en vain quelques subsides de son père, à qui il finira par faire lui-même une pension.

Donc, orphelin à six ans, Théophile fut confié par son père à son oncle Michel, au presbytère d'Elliant, où il passa avec son frère un peu plus d'un an. Peut-être devait-il garder de son séjour dans ce pays paisible cet amour profond de la campagne bretonne qui l'y ramènera plus tard d'une si douce attirance. Mais la très heureuse influence de l'excellent prêtre devait peu durer. En février 1788, celui-ci était nommé chanoine au chapitre de Tréguier et, peu confiant dans la jugeote paternelle et l'affection d'une marâtre, il obtenait du docteur Guillaume Laënnec qu'il se chargeât de ses neveux. Théophile et Michaud entrèrent ainsi, en mai 1788, dans la maison de leur oncle, qui devait être en somme leur véritable père.

Caractère plus énergique, plus positif, en dépit d'une bonté inépuisable, bon vivant néanmoins, celui-ci apparaît comme un homme bien équilibré physiquement et moralement, et donne l'impression d'une force saine et robuste qui arracha Théophile à la frivolité paternelle et le lança dans la voie de la science et du bien¹.

Il avait à cette époque conquis de haute lutte une situation médicale enviable à Nantes, où il était médecin chef de l'Hôtel-

1. Docteur Henri Bon, *loc. cit.*

Dieu et recteur de l'Université. Bon esprit scientifique, médecin dévoué à ses malades et à ses élèves, il se laissera séduire par ce qu'il pouvait y avoir de généreux dans la Révolution dont il adoptera les idées et dont il sera le premier la victime : arrêté par Carrier, il ne devra la vie qu'à un hasard et ne retrouvera sa place qu'après la tourmente. Il resta d'ailleurs toujours fidèle à ses convictions, au moins spiritualistes, et rebelle aux idées matérialistes qui se donnaient alors libre cours.

Théophile, ainsi admis comme un fils dans la maison de l'oncle Guillaume, commença ses études à l'Institution Tardivel; puis, en 1791, il entra au collège de l'Oratoire, que réorganisait alors Fouché de Ronzerolle, celui qui, lâchant sans vergogne toute conviction religieuse qui eût pu gêner son ambition, allait être bientôt le citoyen Fouché, puis le préfet de police et le duc d'Otrante, trahissant au mieux de ses intérêts la République, l'Empire et la Royauté. C'était alors un fort bon directeur de collège et, sous sa direction, Laënnec commença sa quatrième.

Élève brillant, il sauta, l'année suivante, la classe de troisième; puis, malgré les bouleversements apportés dans les programmes, termina, en juillet 1795, ses études secondaires, avec la classe de physique.

Entre temps, s'étaient déroulés autour de lui les tableaux de la Révolution et de cette Terreur qui, à Nantes, avec Carrier, avait mis la région et la ville à feu et à sang. C'avait été pour Guillaume et sa famille l'angoisse perpétuelle du lendemain, les vies menacées, la misère et souvent la famine. On en est réduit à ajouter au labeur médical un travail manuel. Théophile et les siens cultivent le petit champ de l'oncle; et, un jour qu'il rapporte des environs de Nantes des sacs de grain, l'enfant tombe dans un parti de Chouans, qui confisquent le blé et la jument qui le porte.

L'armée de Cathelineau attaque Nantes, et la guillotine fonctionne sous les fenêtres de Laënnec, et dans la Loire, ce sont les noyades et les mariages républicains du sanguinaire proconsul. Avec les enfants des écoles, Théophile et son frère défilent dans les mascarades qui fêtent l'Être suprême; ils sont mêlés à ces parodies liturgiques où la Révolution gran-

diloquente, avant de sombrer dans l'athéisme, se drape odieuse et grotesque, dans la robe de chambre de Jean-Jacques Rousseau.

Singulière préparation pour ce jeune garçon; et pourtant son esprit énergique et réfléchi saura, grâce à Dieu, en tirer son profit.

En attendant, il fallait choisir une carrière et après avoir eu quelque velléité d'entrer à l'École centrale des travaux publics, la future École polytechnique, Théophile se décide sous l'influence de son oncle, à se diriger vers la médecine. Il avait quatorze ans et demi et fut dès l'abord, avec une commission de chirurgien de troisième classe, attaché à l'hôpital militaire de la Paix (douce époque des généraux de vingt ans!).

Tout de suite, il fait preuve de ces sens clinique qu'il devait posséder jusqu'au génie. Son objectivité scientifique se manifeste, dès cette première année, par la rédaction d'observations de malades, observations précises, fouillées, telles qu'on pourrait les exiger aujourd'hui d'un bon interne et qui, à l'époque, constituaient une singularité. Nous ne pouvons le suivre dans ces cinq années d'études, qu'il fit à Nantes au milieu de mille péripéties. Nous le voyons, entre temps, s'enthousiasmer pour la botanique et la minéralogie. Ayant, par la faute de son père, manqué l'occasion, que lui donnait un brillant succès de concours, d'aller poursuivre à Paris, il se trouve, le 19 octobre 1799, alerté avec la garde nationale dont il fait partie, par l'irruption dans la ville des Chouans de Chastillon, qui ne sont refoulés qu'après vingt-quatre heures de lutte acharnée.

Deux mois plus tard, il s'en va, avec l'armée de Brunet, faire campagne dans la région de Vannes, d'où il rapporte, pour tout profit, un récit allégorique qu'il intitule: *la Guerre des Vénètes*, dans le genre du *De bello gallico*.

Tout cela ne l'avancait guère; il reprenait du service à l'hôpital de la Fraternité comme chirurgien de troisième classe, pour voir bientôt son emploi supprimé. Enfin, en 1801, il partait pour Paris, après bien des difficultés pour obtenir un léger subside paternel. Encore devait-il faire, d'Angers à Orléans, 200 kilomètres à pied.

A Paris, les difficultés ne faisaient que commencer pour le malheureux Laënnec. Dès son arrivée, il se précipite aux cours de l'École de santé, il suit les leçons de Corvisart à l'hôpital de l'Unité (aujourd'hui la Charité), où il devait enseigner plus tard. Il entre à la Société d'Émulation médicale; il perfectionne ses études de grec, pour lire Hippocrate dans le texte. Et pendant trois ans, jusqu'à sa thèse, c'est une vie de travail obstiné, d'ailleurs couronné de beaux succès, la vie dure et fructueuse de l'étudiant sans fortune obligé de s'ingénier pour trouver par lui-même des ressources précaires.

Car son père, toujours insouciant, se fait tirer l'oreille, envoie de belles phrases au lieu de quelque argent. En vain, le malheureux essaye-t-il de l'attendrir et demande qu'on lui expédie au moins quelques chemises, ajoutant cette réflexion amusante: « ... Il est besoin ici, quand on paraît aux yeux des grands (il devait faire quelques visites pour sa réception à la Société d'Émulation médicale), d'être assez bien mis, pour qu'ils puissent penser que vous n'avez pas absolument besoin de ce que vous leur demandez. » Quand, en janvier 1804, le père se décida à annoncer un peu d'argent, il semble traiter son fils comme un étudiant qui fait la fête à Paris: « Vous recevrez encore 300 livres au premier jour (!), mais ne demandez plus rien que vous ne soyez médecin... Adieu, mon cher Théophile, soyez médecin, soyez médecin, soyez médecin. » Et Laënnec avait dû ajourner ses derniers examens, faute d'argent pour payer l'inscription!

Il était entré par concours à l'École pratique, où, sous la direction de Dupuytren, il faisait de l'anatomie normale et pathologique. Il s'était lié là d'une amitié profonde avec Bayle, alors aide d'anatomie, intelligence et âme d'élite, qui eut aussi, nous le verrons, une si heureuse influence sur son évolution religieuse. Et là commence la série de ses travaux originaux qui, dès avant sa thèse, le classent comme un maître.

Inaugurant la méthode de précise objectivité, qui fera toujours sa force, il publie, en 1802, ses *Histoires d'inflammation du péritoine* où, sur six observations personnelles, contrôlées par des autopsies, il donne une description des péritonites jusque-là mal individualisées, qu'on croirait

écrite d'hier. Puis il fait une série de découvertes anatomiques, décrit, le premier, les gaines viscérales et la bourse sous-deltôïdienne; il avait alors vingt-deux ans.

Pour gagner sa vie, il collabore activement au *Journal de médecine*, soit par des articles originaux, soit par des analyses, toujours longuement méditées, consciencieuses et d'un esprit critique avisé. Au concours général, institué en 1803, il obtient le premier prix de médecine et le premier prix de chirurgie. Au concours de l'École pratique, on est obligé de le mettre hors concours, aucun candidat n'ayant osé se mesurer avec lui.

En novembre 1803, ayant acquis par ses recherches d'anatomie pathologique une quantité d'idées personnelles, il cesse sa collaboration avec Dupuytren et ouvre un cours public qui, pendant deux ans, va se poursuivre avec un succès éclatant justifié à la fois par l'originalité de ses conceptions et par l'élégance de sa forme.

Il publie, pendant ces années, son mémoire sur les vers parasites du corps humain et prend part à la fondation de la Société anatomique. Enfin, en 1804, après neuf ans d'études médicales, ayant à vingt-trois ans l'auréole d'un professeur écouté et d'un inventeur de génie, il soutient une thèse remarquable sur la doctrine d'Hippocrate; elle se termine par cette phrase qui est déjà tout son programme au milieu des partis pris d'école: « Je professe la médecine indépendante et je n'appartiens ni aux anciens ni aux modernes, mais je suis les uns et les autres, lorsqu'ils cultivent la vérité; ce que j'estime le plus, c'est l'expérience très souvent répétée. » N'est-ce pas déjà du Claude Bernard ou du Pasteur?

Voici donc Laënnec docteur en médecine; il va pouvoir faire de la clientèle et assurer peut-être le pain du lendemain. Mais les débuts sont toujours difficiles; sa jeune réputation n'a guère dépassé encore le petit cercle des initiés et, au bout d'un an, il avouera avoir gagné la somme énorme de 150 livres; et ce n'étaient pas des livres sterling! Singulière leçon de modération pour l'impatience de nos jeunes confrères d'aujourd'hui! Il avait eu en plus une très irrégulière pension paternelle de 1200 francs et quelques centaines de

francs comme rédacteur du *Journal de médecine*. Pendant une dizaine d'années, il se débatta sans cesse au milieu des mêmes difficultés pécuniaires. Alors même que sa réputation se sera nettement rétablie, et que la gloire aura auréolé son front, lorsque, tardivement, les honneurs lui seront échus, il n'arrivera jamais à la fortune; la maladie aidant, ses finances seront toujours précaires et, détail topique, il ne pourra jamais se payer le luxe du cabriolet, qui était à l'époque la marque du praticien arrivé.

Mais c'est aussi que, dès le début, ses recherches personnelles lui dérobaient une grande partie de son temps; c'était toujours le même travailleur acharné et, de ce côté-là aussi, les contrariétés ne devaient pas lui manquer comme à tout novateur. Ce fut tout d'abord sa dispute avec Dupuytren; celui-ci, résumant dans une note ses travaux personnels, avait pris à son compte une classification d'anatomie pathologique qui était une idée originale de Laënnec et avait fait l'objet de deux ans de ses cours. Et, sur une revendication de celui-ci, d'ailleurs très courtoise, Dupuytren lui répondait avec hauteur, en le traitant tout simplement de plagiaire. Nos contemporains ne pourraient pas conclure: « Autre temps, autres mœurs! »

Il poursuivait d'ailleurs obstinément ses recherches et ses observations anatomiques, parallèlement à ses études cliniques. Ses autopsies se chiffrent par centaines, et plus tard, son grand ennemi, Broussais, pourra, avec quelque raison, croyant être injurieux, alors que, sous une forme grossière, il rendait sans le vouloir hommage à son génie, le traiter d'« investigateur cadavérique ».

C'est qu'en réalité, et nous y reviendrons, ce qui fit la fécondité des travaux médicaux de Laënnec, c'est la méthode qu'il inaugura dès le début et qu'il employa jusqu'à la fin: étude clinique du malade, recherche des symptômes, qui, sur le vivant, peuvent déceler la maladie et, d'autre part, examen complet des lésions anatomiques constatées sur le cadavre, ce dont il avait trop souvent l'occasion. C'est ainsi que peu à peu s'individualisaient pour lui des maladies nettement définies, dont il pouvait décrire toute l'évolution avec ses phases, ses complications et les ravages produits par elles.

dans l'organisme. C'est tout le programme d'études de la pathologie moderne.

Cependant, en 1807, pressé par la nécessité et par les lettres pleines de bon sens de l'oncle Guillaume, il se décide à restreindre sa collaboration peu rémunératrice au journalisme médical et, prenant l'appartement de son ami Bayle, rue du Jardinot, à développer sa clientèle. Aussitôt, son père se l'imagine à l'apogée de la fortune, et Laënnec doit remettre au point les récits qu'on en fait à Quimper. Son frère Michaud écrit de son côté :

... Un Breton arrive fraîchement dans la capitale; il a entendu parler de mon frère comme d'un sujet distingué entre ses égaux. Il l'a peut-être vu dans son logement frotté et ciré, tenu propre enfin, moyennant cent sous par mois, et un Breton prend si facilement de la propreté pour du luxe !

En réalité, il lui faudra attendre jusqu'à 1812 pour gagner dans son année une dizaine de mille francs. Encore faut-il ajouter que, suivant la saine tradition médicale et chrétienne, il soigne avec le même dévouement un pauvre diable ou un riche financier, et que les traits de sa charité ne se comptent pas.

Cependant, malgré son manque de prestance, petite taille, figure maigre et blême, yeux enfoncés dans les orbites, malgré une certaine timidité, il avait su s'imposer dans bien des familles par sa maîtrise professionnelle et son extrême bonté. Un de ses clients illustres en rendra témoignage, qui avait en lui une confiance aveugle. Chateaubriand était de ses amis, et le pauvre René se crut entre autres un jour atteint d'un anévrisme qui ne lui laissait plus de repos. On devine les proportions que put prendre, chez ce nerveux égocentriste, une telle préoccupation, dont il n'osait s'ouvrir à son médecin, dans la crainte d'une confirmation. Mais Laënnec, ayant fini par l'examiner, lui déclara tout net qu'il n'avait qu'à s'aller promener, et instantanément Chateaubriand se trouva guéri.

Tout autre que Laënnec eût été vite pourvu, dès cette époque, de situations honorifiques et de places lucratives.

mais son échine manquait de souplesse, et sa franchise répugnait aux ménagements. C'est ainsi que, pendant tout l'Empire, il ne sera ni professeur ni médecin des hôpitaux. Il lui échut pourtant le poste de médecin du cardinal Fesch, oncle de l'Empereur; mais, presque aussitôt, le cardinal tomba en disgrâce; ce fut une raison de plus pour que Laënnec, qui l'avait apprécié, lui restât toujours obstinément fidèle, singulier moyen d'entrer dans les bonnes grâces de la cour impériale et qu'eût mal compris l'ignominie de Talleyrand ou de son ancien maître Fouché.

Ses opinions politiques avaient d'ailleurs évolué comme celles de tant d'autres dans ces temps troublés, mais suivant une courbe certes bien différente et à coup sûr moins intéressée. Nous l'avons vu, dans sa jeunesse, participer aux luttes contre les Chouans. Puis l'Empire arrive à s'asseoir et le séduit tout d'abord, parce qu'il a rétabli l'ordre, et que Laënnec ne voit guère la possibilité de rétablir la royauté. Mais, peu à peu, la vue des guerres incessantes, ses relations avec la noblesse bretonne, l'influence de quelques amis, et peut-être l'amertume d'être tenu à l'écart par manque de servilité au régime et pour les convictions religieuses qu'il ne cache pas, le ramènent à la conception royaliste, qu'il n'abandonnera plus.

Mais, même sous la Restauration, il gardera la même indépendance de caractère et on le verra refuser de s'associer aux mesures arbitraires de dirigeants qu'on eût pu croire ses soutiens naturels et de mêler la politique aux questions d'enseignement. Il savait trop par expérience que, s'il existe une Vérité religieuse, il est difficile de dire où est l'exacte vérité politique, et que d'honnêtes gens peuvent, sur ce point, soutenir des idées opposées.

La campagne de France et la rentrée du Roi n'eurent pour lui comme résultat que de disperser sa clientèle, ce qui le mettait encore dans la gêne, et de lui donner un surcroît de fatigue par la terrible épidémie de typhus apportée par les alliés. Il eut alors, à la Salpêtrière (c'était à 3 kilomètres de chez lui et il n'avait pas de voiture), un service surchargé où il se dévoua corps et âme au service des conscrits bretons qu'il y avait rassemblés.

Aussi, en 1816, le trouvons-nous épuisé, malade, et songeant à s'en aller se reposer en Bretagne. Mais, juste à ce moment, il est nommé, grâce à un ami, médecin de l'hôpital Necker, et c'est ici que se place ce qu'on appelle sa grande invention, je veux dire l'auscultation médiate et le stéthoscope.

Qui ne connaît l'histoire des enfants que Laënnec voit en passant dans la cour du Louvre s'amuser à écouter au bout d'une poutre les bruits produits en frappant sur l'autre extrémité ? Si l'anecdote est jolie, elle mérite tout au plus de prendre place dans le musée pittoresque, à côté du pendule de Galilée. Laënnec en tira l'idée d'ausculter les bruits de la poitrine par l'intermédiaire d'un cylindre de bois qui n'avait d'avantage que d'amplifier, de localiser plus facilement ces bruits, et de ménager certaines pudeurs peut-être exagérées dont ne s'embarrasse plus guère la clientèle de nos jours. Au vrai, ce stéthoscope ne fut qu'un excitant ; nous ne nous en servons plus guère et tout autre que lui n'en eût rien retiré.

L'auscultation elle-même n'est pas de son invention ; elle était déjà connue des vieux médecins grecs, mais personne jusque-là n'en avait obtenu de résultat appréciable. Que va faire Laënnec ? Perfectionnant peu à peu son instrument, il va s'acharner fiévreusement à tirer de ce merveilleux procédé qu'est l'auscultation tous les renseignements qu'il peut donner. Sa fine oreille de musicien, car il l'était dans l'âme, va recueillir, dénommer, cataloguer toute la gamme des bruits qui retentissent dans une poitrine saine ou malade, depuis le murmure vésiculaire de la respiration normale, jusqu'à la série complète des souffles et des râles. Il étudiera en même temps par l'auscultation les modifications de la voix et de la toux.

Mais toute cette ingéniosité dans l'observation, où Broussais, croyant être méprisant, l'accusera plus tard de trancher du devin, n'aboutirait qu'à un catalogue musical et à une classification stérile si Laënnec n'y ajoutait pas un esprit de méthode auquel j'ai déjà fait allusion ; et c'est ici que se révèle et que s'explique, autant que possible, ce qui est la marque de son génie.

Non seulement c'est un clinicien de premier ordre qui sait voir à fond et décrire clairement ce qu'il a vu, c'est-à-dire les apparences et les symptômes de la maladie, mais c'est aussi un anatomopathologiste merveilleux. Il multiplie les autopsies par centaines, sans précaution, hélas ! et c'est peut-être l'origine de l'infection tuberculeuse qui l'emportera avant l'heure.

Ses constatations sont d'une précision, d'une minutie, qui feront hausser les épaules à l'orgueilleux Broussais. Pourtant, son clair génie ne fait que lire à livre ouvert dans l'organisme modifié par la maladie. Et c'est ainsi que, rapprochant ses constatations anatomiques de ses observations cliniques, il en déduit l'existence d'une affection nettement individualisée, dont il décrit l'évolution et les ravages, s'il n'en peut découvrir la cause (ce sera l'œuvre de Pasteur), et il saura en refaire le diagnostic par les bruits correspondants que révèle l'auscultation.

Nous nous imaginons difficilement aujourd'hui, et le profane moderne moins encore, quelle nouveauté pouvait être à l'époque une pareille méthode et les résultats qu'elle procurait. Qu'on songe seulement qu'en moins de deux ans (ses premières communications vont de février à juillet 1818), il arrive à isoler et à décrire les bronchites, l'emphysème pulmonaire, dont on ne connaissait que la lésion anatomique, la coqueluche, la bronchite capillaire, l'œdème pulmonaire, l'apoplexie du poumon. Il découvre la dilatation des bronches, jusqu'alors inconnue. Il sépare surtout la pneumonie et la pleurésie confondues avant lui et en donne des descriptions magistrales. Qu'on n'oublie pas aussi que, de ce travail merveilleux réalisé en deux ans, tout reste intact, et qu'aujourd'hui encore nous ne faisons que répéter à nos étudiants les sublimes leçons de Laënnec !

Mais son plus grand titre de gloire est son étude de la tuberculose, et c'est là qu'on saisit sur le vif la mise en action de sa méthode générale. Avant lui, on connaissait les ravages de la phtisie, mais on la confondait avec quantité d'autres maladies, y compris les cancers ; d'autre part, on décrivait jusqu'à vingt espèces de tuberculose. Mais Laënnec arrive à ramener ce chaos à l'unité, parce que ses recherches cadavé-

riques lui ont démontré l'existence d'une lésion élémentaire unique, caractéristique, le tubercule, dont la présence est nécessaire et suffisante à identifier la tuberculose et qui peut d'ailleurs se localiser dans tous les points de l'organisme. Il s'agit dès lors d'une entité morbide, et, qui plus est, d'une maladie générale, dont la phtisie pulmonaire n'est qu'une localisation. Quel est l'agent causal? Laënnec ne peut que poser le problème et, malgré les stupides critiques de Broussais, il le fait dans des termes si justes qu'il suffira que Pasteur ouvre la voie des découvertes microbiologiques pour que Koch réponde que c'est un bacille spécifique.

Mais, d'autre part, comme pour les autres affections des poumons, Laënnec donne de la tuberculose pulmonaire tous les symptômes qui permettent de la reconnaître, au moins à sa période d'état, et les meilleurs seront fournis par l'auscultation.

Au mois d'août 1819, il réunit toutes ses découvertes dans le *Traité* qui est son plus pur titre de gloire : *De l'auscultation médicale, ou Traité du diagnostic des maladies du poumon et du cœur, fondé principalement sur ce nouveau moyen d'exploration*.

Le travail surhumain fourni pour mettre au point ce grand-œuvre l'avait littéralement épuisé. Déjà, en août 1818, il s'était vu forcé de partir en Bretagne, d'où il était revenu un peu amélioré au mois de novembre. Puis, en huit mois, il avait terminé son livre, passé avec les éditeurs un traité avantageux, dont il s'étonnait modestement et, décidément à bout de forces, incapable de poursuivre sa vie de clientèle et d'hôpital, il repartait en octobre 1819 pour se retremper dans l'air natal.

Il écrivait, en juillet 1819, ces lignes où se traduisent toute sa lassitude, sa foi dans son œuvre et sa grandeur d'âme :

En revenant l'année dernière pour achever mon ouvrage, je savais que je risquais ma vie, mais le livre que je vais publier sera, je l'espère, assez utile tôt ou tard pour valoir mieux que la vie d'un homme; et, en conséquence, mon devoir était de l'achever, quelque chose qui pût m'arriver. J'en suis quitte, Dieu merci, pour un an de souffrances, terminé par une maladie.

Son optimisme, fréquent chez les médecins, se trompait

malheureusement. La terrible maladie qu'il venait de démasquer s'était déjà vengée, et, sept ans plus tard, elle le portait au tombeau.

Son repos en Bretagne fut d'ailleurs très relatif et tel qu'il pouvait le concevoir, repos intellectuel et plus strictement médical. Il est devenu gentilhomme fermier, tout occupé de ses métairies autour de Kerlouarnec, du dessèchement du palud du Cosquer, faisant de grandes randonnées, à cheval et à pied, le fusil à l'épaule, car c'est un grand chasseur; il bêche, il jardine, il tourne lui-même quantité de stéthoscopes. Et il semble que, grâce à cette vie au grand air et à l'air marin, l'infection rétrocede et qu'il reprend ses forces.

Il travaille d'ailleurs aussi dans son cabinet, reprend ses études des dialectes bretons, où il arrive à une véritable maîtrise, rédige des mémoires sur les industries locales, sur la pêche. Mais, au bout de deux ans, les difficultés pécuniaires, que ne suffisent pas à aplanir les ressources modestes de son petit domaine, le décident, avant la guérison, à revenir à Paris.

Et ce sont maintenant, pour ses dernières cinq années, les honneurs et la gloire qui vont, un peu tardivement dans une vie si brève, lui échoir, sans qu'il les ait cherchés; mais par la même occasion ce sont encore des luttes et des difficultés.

Son traité a été accueilli d'abord avec méfiance, puis, très vite, la méthode s'est diffusée, et partout, en France comme à l'étranger, les médecins se passionnent pour l'auscultation. A Necker, où il a repris son service, on se presse en foule pour l'entendre et se mettre au courant.

Il est nommé médecin de la duchesse de Berry, puis, en août 1822, il sera professeur au Collège de France; membre de l'Académie de médecine et professeur de clinique médicale à la Charité, en 1823; chevalier de la Légion d'honneur, en 1824. Ses idées triomphent, il est au comble de ses vœux et pourtant ses dernières années sont encore troublées par les luttes qu'il doit soutenir contre les funestes théories de Broussais.

Sombre radical avant la lettre, anticlérical sectaire ou mieux anticatholique, à rendre jaloux un sénateur combiste

de la bonne époque, brutal jusqu'à la grossièreté habituelle, injuriant tous ceux qui le contredisent, cet esprit fumeux a conçu une théorie dont il est le prophète et le grand-prêtre.

La théorie est d'ailleurs simple : il n'y a pas de maladie ; tout est *inflammation*. Et, dès lors, la thérapeutique, rejetant comme poisons toutes les drogues de la pharmacopée, se réduit à débilitier l'organisme par la saignée et par la diète. La simplicité de ce dogme explique que les adeptes se firent enthousiastes et nombreux parmi les partisans de la théorie du moindre effort. Et Laënnec mourant, la doctrine physiologique, comme l'appelait son malheureux auteur, va pouvoir exercer ses ravages pendant toute une partie du dix-neuvième siècle. Il faudra la ténacité des fidèles élèves de Laënnec pour perpétuer ses géniales découvertes et les développer ; et ce n'est qu'à l'époque pasteurienne qu'on verra sombrer définitivement dans l'oubli les élucubrations de Broussais. Mais, pendant ce temps, l'évolution de la médecine aura subi un retard considérable, et la chirurgie sera tombée, malgré des opérateurs brillants, plus bas qu'elle n'a jamais été.

Si j'ai insisté sur cette théorie néfaste, c'est que Laënnec usa à la combattre les forces qui lui restaient. On conçoit son indignation contre celui qui niait brutalement la spécificité des maladies, dont il avait la si claire perception et qui le traitait lui-même de visionnaire, lorsque, peu soucieux de logique, il ne l'accusait pas de plagiat. Les réponses de Laënnec et ses critiques étaient toujours modérées, étayées sur des faits bien observés, mais souvent cinglantes, comme le jour où, au Collège de France, parlant contre les hérésiarques de la médecine, il faisait de Paracelse le portrait. Broussais pouvait s'y reconnaître, et il en conserva, avec le surnom ironique de Paracelse moderne, un souvenir cuisant qui le faisait encore écumer de colère dix ans après. Il écrivait en 1833 :

Le trop regrettable Laënnec... l'homme jadis tout-puissant, qui, autorisé de la secte médico-jésuitique, joua un rôle si malfaisant... Si, hors de l'anatomie pathologique, Laënnec était peu de chose dans sa plus grande vigueur, devenu malade, avec un cerveau tel que le sien, chauffé par la fièvre qui le con-

sumait, il ne pouvait plus être rien en médecine, sinon un visionnaire.

Une seule chose était vraie : Laënnec allait mourir, et la tuberculose avait repris le dessus. En mai 1826, il se voyait forcé de tout quitter et de se réfugier dans sa maison de Kerlouarnec. Et là, gardant jusqu'au bout sa merveilleuse lucidité, après deux mois de souffrances, qu'il mit à profit pour mettre ordre à ses affaires et se préparer saintement à paraître devant Dieu, courageux, résigné et confiant, il s'endormit dans la paix du Seigneur, le 13 août 1826, à l'âge de quarante-cinq ans.

Médecin et anatomiste de génie, Laënnec a ouvert, pour la médecine moderne, les portes de l'avenir, et cette partie de son œuvre est impérissable. Mais son esprit ardent, mal à l'aise dans un corps débile qu'il usait, s'est intéressé à toutes les manifestations de la pensée humaine... D'ailleurs polyglotte, il était latiniste au point de faire des cours en latin pour les étrangers qui s'y pressaient en foule, helléniste à lire couramment les vieux médecins grecs, celtisant passionné de l'étude de tous les dialectes de sa Bretagne natale. Ce travailleur acharné savait à ses heures être parfait homme du monde, enjoué et séduisant causeur, poète, musicien. Quel était donc le ressort qui animait cet organisme chétif ?

Laënnec, a fort bien écrit le docteur Henri Bon, n'a été sourd à aucun des sentiments, à aucune des préoccupations de l'âme humaine, et par là il est un modèle très humain et très accessible, car il montre que son génie a été non un phénomène accidentel, mais la manifestation d'une volonté qui a utilisé, sans en excepter un seul, tous les dons que la Providence lui avait départis.

Et, si sa volonté resta toujours ferme et droite dans le chemin qu'elle s'était tracé, c'est qu'il était avant tout, partout et toujours un parfait catholique. Ce catholicisme fut d'ailleurs une des premières conquêtes de cette volonté.

Il était né à cette triste époque où les sarcasmes de Voltaire pauvrement étayés sur une érudition lamentable, où les bêtises de J.-J. Rousseau perpétuellement attendri sur la bonté native de l'homme, dont il était un triste exemple,

avaient obscurci dans les consciences la belle netteté des conceptions lumineuses de saint Thomas d'Aquin. Il avait eu pour maîtres à l'Oratoire, à côté de futurs martyrs, de futurs apostats. Son oncle, le curé d'Elliant, n'avait pu qu'ébaucher en un an sa formation religieuse. Son oncle Guillaume, spiritualiste convaincu et qui se rebellait contre les tendances anticatholiques de la Révolution, dont les principes le séduisaient, n'avait pu cependant cultiver en lui les germes d'une foi profonde.

Il arriva donc à Paris au milieu d'influences contradictoires, qui ne pouvaient l'amener qu'à un certain agnosticisme pratique, avec des sentiments de piété plus que tièdes. Mais Laënnec avait souffert de ce manque d'équilibre que donne une grande science profane alliée à une instruction religieuse insuffisante. Avec sa droiture et la précision de son esprit avide de certitude, il devait lutter, étudier et conquérir par le travail la plénitude de la foi qui sommeillait en lui. Mais la Providence, qui récompense toujours la bonne volonté et l'intention droite, lui fit la grâce d'une amitié précieuse entre toutes.

Nous avons vu qu'il se lia à l'École avec Bayle, son aîné de sept ans, et la collaboration fructueuse pour la science qui les unit dès l'abord. Mais Bayle n'était pas seulement un anatomiste remarquable, c'était un catholique fervent. Il faisait partie de cette élite de jeunes intellectuels groupés, en 1801, par le P. Delpuits, en une Congrégation de la sainte Vierge, identique à celles dont nous avons bénéficié comme collégiens et comme étudiants, école mutuelle d'enseignement religieux, de piété et de charité. C'est dans cette Congrégation, où il ne fut jamais question d'autre chose et qui ne faisait pas de politique, malgré les mensonges accumulés par les historiens anticatholiques¹, que Bayle introduisit Laënnec. Dans ce milieu foncièrement pieux, studieux et pas du tout morose, il retrouva de nombreux et brillants camarades de l'École de médecine où s'étaient recrutés ses premiers adhérents : Buisson, le premier préfet, cousin du grand Bichat; Bruté, qui sera évêque en Amérique; Fizeau, futur professeur

1. Voir Geoffroy de Grandmaison, *la Congrégation*. Plon-Nourrit et Cie, Paris.

de pathologie médicale; Savary des Brulons, Perdreau, Varanne, Tilorier, Gondret, Frain de la Villegontier, Maisonneuve l'éminent chirurgien, plus tard, Cruveilhier, le merveilleux anatomiste, Récamier, et tant d'autres, la fleur de la jeunesse médicale, tous imprégnés de catholicisme, malgré l'athéisme officiel, et dévoués aux œuvres de charité. A leur contact, Laënnec s'instruisit, s'édifia et, en 1803, dans sa joie d'avoir enfin trouvé un terrain solide et des convictions raisonnées, il écrivait à son père :

Je sens qu'en travaillant, il est difficile que je ne parvienne pas à quelque chose. D'ailleurs, j'ai peu d'ambition. Pourvu que je puisse vivre et me rendre utile, je serai content. Tout le reste me paraît inutile. La fortune, la gloire, les succès les plus brillants, j'ai bien des fois senti que tout cela ne peut rassasier le cœur de l'homme. « Gloria mundi peribit, veritas Domini manet in aeternum. » *Je me suis tourné vers Celui qui seul peut donner le vrai bonheur, et votre fils est entièrement rentré dans le sein de la religion.*

Tel sera désormais le programme de sa vie et la base de tous ses actes : être utile aux hommes et glorifier Dieu dans ses œuvres. Il aurait pu signer cette phrase de son ami Cruveilhier : « Un livre d'anatomie est le plus bel hymne qu'il soit donné à l'homme de chanter en l'honneur du Créateur. » N'est-ce pas la pure tradition de saint François d'Assise, quand il louait son Seigneur, en parlant de notre frère le corps ?

Le Souverain Pontife Pie VII, lorsqu'on lui présenta ce petit groupe de médecins catholiques, quelques jours après le couronnement de Napoléon, pouvait s'étonner qu'il se fût développé dans des circonstances aussi peu favorables : « *Medicus pius*, dit-il en souriant, *res miranda*. » Cependant le groupe était en pleine activité. Tous les dimanches, nos étudiants se réunissaient chez le Père Bourdier Delpuits pour une messe de communion ; après quoi, ils se répartissaient les visites des pauvres et des malades. Puis l'un d'eux faisait une conférence sur un sujet de dogme ou d'édification. Ces précieux documents nous ont été conservés et nous avons pu lire avec une respectueuse et filiale émotion le manuscrit autographe d'une homélie de Laënnec paraphrasant ce mot de Notre Seigneur : *Ego sum via, veritas et vita; nemo venit*

ad Patrem nisi per me. Le Comité du Centenaire aurait été bien inspiré en reproduisant ce manuscrit à la suite du *Traité de l'auscultation*, dont il a assumé la publication en une belle phototypie. On en lira le texte intégral dans la brochure du docteur Henri Bon :

On y retrouve, dit-il fort justement, les qualités d'érudition, de méthode, de précision et de clarté, qui distinguent les travaux scientifiques de Laënnec de la plupart de ceux de ses contemporains. Et la foi lucide et ardente qui anime les passages, où il laisse parler son âme, montre que Laënnec était vraiment le *Medicus pius* de Pie VII.

On y voit aussi comment la piété de ce médecin s'appuyait sur une connaissance approfondie des Écritures qui ne se peut acquérir que par une familiarité de tous les jours.

On le verra aussi, avec Récamier et Maisonneuve, aller en pèlerinage, comme nous le faisons toujours, à Luzarches où l'on vénère les reliques de nos saints patrons Côme et Damien, les anargyres. Notons, enfin, chez lui une dilection toute spéciale, qui est la marque authentique de la piété catholique, pour notre Mère à tous, la très sainte Vierge, et sa dévotion au Rosaire. Lorsqu'en 1826 il revenait en Bretagne pour y mourir, la diligence, un peu avant Vannes, versa dans un fossé. Lorsque les voyageurs, indemnes, purent se relever, Laënnec dit tranquillement à sa femme : « Nous en étions à *Ora pro nobis peccatoribus.* » Ils récitaient ensemble le chapelet.

Nous ne pouvons suivre dans tout le cours de sa carrière les manifestations de cette piété, dont toute sa vie fut imprégnée. Certaines cependant sont célèbres, que nous ne pouvons passer sous silence, comme son rôle à la Salpêtrière, pendant l'épidémie de typhus de 1814. Il s'ingénia à rassembler dans son service surchargé les malheureux conscrits bretons que, dans leur ignorance du français, personne ne parvenait à comprendre. Non content de leur prodiguer ses soins, il les exhortait lui-même, n'ayant pu trouver qu'un diacre du diocèse de Quimper qui sût parler le breton. Et, pour l'administration des sacrements, il les confiait à un prêtre parisien : « Il leur faisait, écrit-il, une exhortation

que j'avais traduite en breton à sa prière, et il était parvenu assez facilement à la réciter d'une manière fort intelligible. » Admirable exemple pour nous, médecins catholiques, qui devons avoir souci de l'âme de nos malades, au moins autant que de leurs corps !

Inutile de rappeler son dévouement sans bornes pour les pauvres et comment, malade lui-même, il passa une fois quarante nuits de suite au chevet d'une malade qu'il avait prise en affection et qui était bien loin d'être une cliente fortunée.

Sa foi éclairée et sa charité se manifestèrent encore, lors de la refonte de la Faculté, en novembre 1822. A la suite d'un « chahut » antigouvernemental et anticlérical des étudiants, celle-ci avait été dissoute. Laënnec, déjà professeur, refusa d'entrer au Conseil royal de l'Instruction publique, estimant que la politique, même celle de ce qu'on pouvait croire son parti, n'avait pas à intervenir dans les questions d'enseignement. Il avait d'ailleurs écrit, l'année précédente, avec sa froide ironie :

Il est déplorable que l'esprit d'intrigue et de commérage ait tellement prévalu dans la Faculté, qu'elle ne puisse accueillir Récamier que comme botaniste. Cela doit être, quand on choisit un naturaliste comme professeur de pathologie, un musicien-chimiste comme professeur de médecine légale... D'après cela, si je retourne à Paris, je ne désespère pas d'y être présenté, car je tourne comme un homme qui n'aurait fait d'autre métier, je lime mieux qu'aucun serrurier de Douarnenez, et quand j'aurai dérouillé ma flûte un couple de semaines, je suis en état d'accompagner Orfila.

Par contre, s'il refusa les honneurs, il entra dans la commission de réorganisation de l'École, où il n'y avait que des coups à recevoir, et il fit tout pour qu'on remit en place les professeurs qui avaient une valeur scientifique et un âge pas trop avancé. Il réussit pour la plupart, malgré les partis pris politiques, et Desgenettes lui-même, qu'il n'avait pu faire maintenir, lui en témoigna sa reconnaissance. Cela n'empêcha pas les injures de pleuvoir, et les pamphlétaires à la Broussais de déclarer que son seul titre à la chaire qu'il occupait avait été sa grande piété !

Cet homme, qu'on accusait stupidement de sectarisme clérical, ce modeste, qui aurait eu toutes les excuses d'être

orgueilleux de son œuvre et qui n'avait d'autre ambition que de servir; puisait en réalité dans sa foi des raisons profondes de sévérité pour lui-même et d'indulgence pour les autres.

C'est lui qui écrivait :

Dieu seul a le droit de sonder les cœurs et de les toucher; nous ne devons qu'à Lui ce compte bien rigoureux de la conformité de notre foi et de nos actions. Lorsque la conduite et les discours d'un homme n'ont extérieurement rien que de louable sous ce rapport les honnêtes gens selon le monde le tiennent pour un des leurs, *et les chrétiens, plus conséquents, savent qu'ils doivent prier pour lui et se juger eux-mêmes.*

Sa mort fut digne de sa vie. Revenu à Kerlouarnec, il ne songea plus qu'à s'y préparer par la prière et la communion. Il écrivait à son Père le 28 juin : « Depuis deux mois, je cherche à purger mon âme et, par la grâce de Dieu, il me semble que je désire plus de paraître devant lui en ce moment que dans un autre. »

Vers le 6 août, il reçut l'Extrême-Onction, qu'il avait déjà demandée auparavant. Dans les intervalles de répit que lui laissait la fièvre, il répondait aux prières des prêtres qui le veillaient.

Le 13 août 1826, vers 3 heures de l'après-midi, le malade sortit de sa torpeur, retira ses bagues, les déposa sur la table de nuit. Comme on l'interrogeait à ce sujet : « Il faudrait, dit-il, que bientôt un autre me rendît ce service; je ne veux pas qu'on en ait le chagrin. » Deux heures après, il rendait son âme à Dieu. »

On comprend maintenant pourquoi la Société médicale de Saint-Luc nous le propose comme modèle; pourquoi, lorsqu'il groupa les étudiants en médecine de Paris en une Conférence, qui fêta, l'an dernier, en pleine prospérité, le cinquantenaire de sa fondation, le docteur Paul Michaux ne pouvait mieux faire que de la placer sous le vocable de Laënnec, prototype et patron des médecins catholiques français.

D^r PIERRE BARBET.



SAINTS DE FRANCE

LA BIENHEUREUSE JEANNE-ANTIDE THOURET (1765-1826)

LE BIENHEUREUX ANDRÉ FOURNET (1752-1834)

Le dix-neuvième siècle a été fécond en magnifiques initiatives religieuses. Il a vu se multiplier, dans notre pays, les congrégations d'hommes et de femmes, que la Révolution se flattait d'avoir détruites à tout jamais.

Déconcertant pour le jacobinisme aveugle, ce phénomène s'explique sans peine, quand on regarde aux origines vraies de ces créations surnaturelles : Dieu est là; son Cœur est toujours penché vers l'humaine misère; de son infinie compassion quelques gouttes tombent dans un âme d'élite; et voilà comment naissent tous les Ordres religieux.

L'an dernier, Pie XI nous rappelait cette économie de la Providence, en canonisant Sophie Barat et Madeleine Postel, deux fondatrices, dont le renom et l'action ne sont pas près de finir. Le Saint-Père a béatifié, cette année, la Mère Thouret et le « Bon Père » Fournet, à qui doivent le jour les Sœurs de la Charité de Besançon et les Filles de la Croix; œuvres admirables dont les années, au lieu de l'épuiser, augmentent la vertu.

Un salut respectueux et reconnaissant est dû à ces saints d'hier, qui honorent et représentent si bien notre race.

*
* *

Jeanne-Antide Thouret est Comtoise¹. De son village de Sancey, situé au seuil des montagnes du Doubs, et de sa famille paysanne, elle hérita un attachement à la foi et une fermeté de vouloir que rien ne sera capable d'ébranler.

1. Lucien Ponx. *Vie populaire de la vénérable Jeanne-Antide Thouret*, Besançon, 1903. Le P. Paul Bernard est chargé de raconter de nouveau l'admirable vie.